

LE HIP HOP, UNE CULTURE À PARTAGER EN EPS

Aujourd'hui, le hip-hop est présent partout dans la société : dans les théâtres, les grands événements culturels et de nombreux festivals (Suresnes a fêté ses 33 ans d'existence en 2025 mais a fait des petits sur tout le territoire), à la tête des centres chorégraphiques nationaux (Mourad Merzouki, Kader Attou...), dans les clips, les publicités, dans les concerts derrière des chanteurs et chanteuses adulé-es (Jul...) et dans le sport aux Jeux Olympiques de 2024. Le développement de ce « mouvement » de la rue aux scènes institutionnelles donne l'impression d'une créativité qui s'étale sans limites et se renouvelle sans cesse. Difficile donc de le circonscrire, d'ailleurs le ministère de la culture vient de tenter de regrouper tout ce foisonnement, par l'ouverture récente à Paris de « Freestyle villette - Maison des Cultures urbaines ».

Les pratiquant-es elles et eux investissent les cours de hip-hop dans les écoles de danse ou dans des structures associatives qui ne désespèrent pas, le nombre important de *Crew* qui se constitue, ou encore la démultiplication des lieux de pratiques en ville mais aussi en milieu plus rural, sont autant de signes de la vivacité sociale de cette activité et de son expansion depuis son origine. Paradoxalement, son origine urbaine reste toujours présente, car le hip-hop est né d'une contre-culture qui se développe dans un contexte de tensions sociales dans le Bronx, comme moyen d'expression d'une génération qui a besoin d'exister et de résister dans une société discriminante.

Dans le même temps depuis les années 2000 on assiste à une montée en puissance de l'enseignement du hip-hop, dans la programmation des cycles d'EPS et à l'UNSS (20 000 licencié-es en 24/25). Depuis 2016, des sections sportives ont vu le jour (15 à ce jour en collège), et le film *Allons enfants* sorti en 2022, est entièrement consacré à suivre les élèves danseur-ses de la section sportive du lycée Turgot (Paris). Il était donc temps de consacrer un numéro de *Contrepied* au hip-hop. Cette activité à part entière et entièrement à part, nous permet de revisiter certaines questions qui nous taraudent depuis longtemps et en particulier celle du lien entre EPS et Société, ainsi que celles autour de la transmission culturelle visant à émanciper tous-tes les élèves. L'école étant le lieu de l'acculturation culturelle, elle doit sélectionner dans le vaste champ des APSA, des pratiques sociales liées à des techniques culturellement signifiantes et relativement stabilisées dans le temps pour pouvoir les mettre à l'étude par et pour les élèves. Quelle épaisseur historique et sociale de l'activité hip-hop permet d'étayer et légitimer son enseignement en EPS, son choix de programmation parmi l'ensemble des APSA ?

Avec le hip-hop, et son double rapport à l'art et au sport, la question de l'identité, de la définition d'une discipline et de la pertinence de classifications des APSA est réinterrogée. Dans ce vaste patrimoine vivant, des origines à la dernière danse à la mode, il est nécessaire d'opérer des choix de contenu pour les transmettre

à nos élèves dans le temps contraint de l'enseignement de l'EPS. La transposition didactique constitue une étape cruciale, au risque de perdre l'essence culturelle du hip-hop. Quelles danses hip-hop sélectionner pour l'EPS ? Quelle tranche de vie de danseur-se de hip-hop faire vivre à nos élèves ? Quel commun, quelle matrice culturelle à partager, à enseigner ?

D'une activité sociale émergente à un patrimoine culturel vivant

Une histoire singulière

Comme l'écrit Fernand Braudel, « *l'histoire n'a de sens que pour comprendre le présent* ». Le hip-hop est une activité relativement nouvelle, mais dispose désormais d'une relative épaisseur historique et garde une dynamique propre à son renouvellement. La proximité temporelle avec ses origines pèse sur l'évolution du hip-hop actuelle. Des acteur-rices de la première heure sont encore très présent-es et garant-es de son histoire.

L'Amérique, lieu de naissance, a été le grand modèle vers lequel les autres pays du monde se tournent pour puiser leur inspiration et ce n'est que quelques années plus tard qu'ils créeront leur spécificité et de nouvelles territorialités (French touch). L'anglicisme préservé dans le vocabulaire du hip-hop, la devise « *Peace, love, unity and having fun* » constitue une culture toujours présente et entretenue. Le terme « hip-hop » serait la combinaison du terme



AVEC LE HIP-HOP, ET SON DOUBLE RAPPORT À L'ART ET AU SPORT, LA QUESTION DE L'IDENTITÉ, DE LA DÉFINITION D'UNE DISCIPLINE ET DE LA PERTINENCE DE CLASSIFICATIONS DES APSA EST RÉINTERROGÉE.

anglais « hip » qui signifie « être branché », et du verbe « to hop », qui se traduit par « sauter » ou « danser ».

« Le succès que rencontre en France la danse hip-hop à son arrivée touche particulièrement les garçons d'une immigration postcoloniale africaine et maghrébine liée par un processus d'identification aux populations afro-américaines et portoricaines elles-mêmes exclues de l'idéal républicain » (Obourounga Michel¹).

En 1985, le premier souffle est retombé, tout le monde pense la fin de ce phénomène éphémère, comme le punk, la

new wave et autres modes qui firent fureur dans les années 1980, or le hip-hop s'est maintenu et s'est développé. Le hip-hop né d'un mouvement de contre-culture, de transmission de valeurs contestataires par opposition volontaire à la culture dominante et bourgeoise, mais à l'instar de nombreux phénomènes culturels, les contre-cultures urbaines prennent leur essor par la prise en charge des industries culturelles (cf. article Somy D.U.C).

Enfin la nouveauté a duré ! Désormais avec ses 50 ans d'existence, le hip-hop s'inscrit dans le temps. D'une activité nouvelle émergente, il devient un patrimoine vivant.

Les enseignants d'EPS peuvent puiser dans son histoire, ses contenus culturels propres qui se sont sédimentés en diverses strates, et offrant un terreau toujours fertile.

Démocratisation et processus de diffusion

Le hip-hop par ses origines sociales populaires revendiquée se distingue d'autres activités artistiques, notamment

de la danse contemporaine, mais avec sa démocratisation les choses bougent.

De nombreux travaux en sociologie des années 2000 (Sylvia Faure, Marie Carmen Garcia, Roberta Shapiro...) nous indiquent que la danse hip-hop, et en particulier le *breakdance*, qui a émergé dans la rue, perçu au départ comme une pratique masculine et de banlieue, s'est peu à peu formalisée et féminisée à travers son institutionnalisation et la diffusion de la pratique au sein de cours, stages, etc. Avec son slogan fondateur « *Peace, love, unity and having fun* » le hip-hop vise une pratique universelle, sans barrière de genre, ni sociale, ni d'âge. Dans la pratique autogérée, ce n'est pas si simple, car le monde du hip-hop n'est pas en dehors du monde social et donc des dominations sociales s'y opèrent, notamment celle de genre (cf. article Damien Vanier de Saint Aunay).

L'émergence de la culture hip-hop en France n'est pas uniquement due aux industries culturelles et aux médias mais doit son essor, dès les années 80, à la part active de certaines institutions de



l'Éducation, de la Culture, de Jeunesse et Sports, en collaboration avec des associations qui ont travaillé à faire du hip-hop un phénomène social et politique » (cf. article Benjamin Paon). La formation continue des enseignant-es d'EPS a joué aussi un rôle central dans son développement en EPS. Dès 2003, dans le *ContrePied* « Danse avec les autres ! », Fabienne Raimbault, exemple à l'appui, témoignait de la nécessité de développer la formation continue en hip-hop. Les nombreux-euses enseignant-es formé-es sur ces premiers stages en région parisienne au tournant des années 2000-2010, et pour certain-es ayant obtenu ensuite leur mutation, ont constitué un vivier pour le hip-hop scolaire et la formation professionnelle dans de nombreuses académies. Le sport scolaire a constitué un « sas », un hall d'entrée, entre le monde de la rue et celui de l'école. Les AS ont été des laboratoires d'expériences pédagogiques pour le hip-hop, une propédeutique à la démocratisation au sein des cours d'EPS (cf. article Vincent Robert Dit Ganier). Ces multiples rencontres initiées dès le milieu des années 2000 ont abouti en 2013 au premier championnat de France UNSS.

À l'heure actuelle, le hip-hop est devenu un fait de société, présent depuis la rue et les espaces publics, dans les gymnases, dans les théâtres, dans les écoles de danses, à l'UNSS jusqu'au cours d'EPS.

Une identité culturelle particulière

« Le hip-hop affirme sans cesse son identité », selon la critique Rosita Boisseau².

L'interdisciplinarité est consubstantielle à cette activité, à l'origine le hip-hop c'est à la fois du Rap, Graff, Musique (DJ box), Danse. Aujourd'hui on assiste à une relative autonomie de ces mouvements. Le rap, le plus « sulfureux », s'est autonomisé en premier au milieu des années 80, et conséquemment, la danse hip-hop s'en dégageant a bénéficié d'une approche et regard plus « apaisés ». Par contre, le rapport fort entre la danse et la musique est toujours entretenu. Historiquement, l'évolution des « styles » de danses hip-hop est très liée aux styles musicaux du moment.

Art et Sport, tension autour d'une frontière poreuse

Pour le hip-hop, on pourrait considérer à l'instar de Gilbert Simondon qu'il existe une esthétique de la technique, « L'art n'est pas seulement objet de contemplation, mais d'une certaine forme d'action qui est un peu comme la pratique du sport pour celui qui les emploie ». Or les choses sont bien souvent plus clivées. « En danse hip-hop aujourd'hui on peut distinguer deux grands champs de la pratique : battle et scène, compétitions et créations. Si cette partition binaire est réductrice et loin d'épuiser toutes les activités en danse hip-hop, elle traduit cependant une réalité institutionnelle et une part importante de l'expérience des danseurs » (Roberta Shapiro³).

La sportivisation

Le Break discipline olympique a couronné l'institutionnalisation sportive, et son internationalisation à partir de critères sportifs.

Le Battle par sa forme en opposition a constitué les prémices de compétitions. La compétition à proprement parler ne s'instaure en France qu'aux alentours de 2000, avec des grandes compétitions payantes, pour un public anonyme et nombreux (Juste Debout, Battle Pro, Hip Opession, ...). C'est le point de départ de nombreuses compagnies françaises pour leur passage « de la rue à la scène » : Pockemon Crew, Wanted Posse, Vagabond Crew, Melting Force. Nombreux ont ensuite développé leur show pour le présenter sur les scènes des théâtres.

L'Artification

« Les logiques de performances, d'improvisation et de défis propres à la danse de hip-hop de rue ont été évacuées pour emprunter les conventions artistiques de la danse contemporaine, puis occuper la scène par une écriture scénaristique et une approche chorégraphique. Apparaîtront alors des « danseurs-chorégraphes » et des « directeurs artistiques » écrit l'anthropologue Virginie Milliot⁴.

Le hip-hop revendique une culture propre, à part entière, entre art et sport, selon un curseur où chacun-e se positionne. Entre ces 2 extrêmes, on assiste à une frénésie de diversification des danses se revendiquant du hip-hop, qui n'est pas sans créer des tensions entre les acteur-rices d'un hip-

LA PROGRAMMATION DU HIP-HOP DOIT SE DÉBARRASSER DE CET ORIPEAU QUI NE VISERAIT QUE DES PUBLICS CIBLES

hop « pur » et celles et ceux d'un hip-hop « dilué », entre hip-hop « subversif » et hip-hop « académique ». De la culture underground à la culture mainstream, la palette du hip-hop est large. Face à cette activité protéiforme, difficile d'utiliser le singulier, certain-es disent les hip-hop, d'autres les danses hip hop, mais tous-tes se reconnaissent du mouvement Hip-Hop. C'est un arbre à plusieurs branches, mais qui garde des racines communes (sociale, populaire, urbain) et un tronc commun (Danse, Musique, Graffiti). Les dernières évolutions cependant montrent une tendance à l'autonomisation de certaines pratiques de danse hip-hop, qui s'éloignent des logiques de la culture traditionnelle d'origine. En ne prenant qu'une des branches de la danse hip-hop, bien souvent celle qui se veut la plus spectaculaire, elle risque son dépouillement (cf. *article Aurélien Djakouane*).

Le souci de ne pas perdre l'identité hip-hop « chérie » tout en étant dans une construction culturelle en mouvement pose un dilemme permanent.

La transmission culturelle du hip-hop, un enjeu de programmation et d'apprentissages en EPS

Dans le choix de programmation en EPS du hip-hop, activité socialement marquée, il nous semble nécessaire de pointer un risque de dérive possible vers un « Social Art » et comparable à celui observé avec le football en EPS, en la traitant comme une activité « réservée » aux établissements des classes populaires (ZEP, LP) et pour les garçons les plus « agités », en raison de leur supposé proximité culturelle avec cette activité.

La programmation du hip-hop doit se débarrasser de cet oripeau qui ne viserait que des publics cibles en raison de son étendard « *Peace, love, unity and having fun* » et avec des objectifs de comportement et non d'apprentissage de techniques sportives et artistiques. Autre tentation possible, sélectionner

une pratique artistique qui serait davantage pour les garçons que la danse contemporaine. Bien que les chiffres de l'IG (Rapport 2021 - États des lieux de la danse en milieu scolaire) et l'UNSS confirment cette réalité, cette entrée par le genre est une chausse-trappe.

Quelle APSA à mettre à l'étude ?

Les danses hip-hop sont plurielles (*Break, Waacking, Locking, Popping...*). Pour simplifier, on peut les classer en 2 grandes catégories historiques, les danses debout et les danses au sol dont le *break*. Les enseignant-es d'EPS ne pourront enseigner, l'ensemble, ils-elles devront faire des choix. Choix guidés par leur contexte d'enseignement, et par les transmissions techniques les plus significatives de la culture hip-hop (cf. *article Geraldine Granon et Baptiste Delorme*).

Quel contenu d'enseignement ?

Quand on regarde une danse hip-hop, malgré des différences de techniques gestuelles et d'interprétation, on reconnaît sans aucun doute que c'est du hip-hop et non de la danse contemporaine, du cirque, de la gymnastique ou de la capoeira. Des fondamentaux traversent toutes ces danses. On peut définir une sorte de « métalogue » des danses hip-hop, nécessaire à transmettre car faisant culture commune.

1. Un lien fort avec la musique. La danse hip-hop s'enracine dans une expérience corporelle de la musique avec le « *groove* » un mouvement naturel et instinctif déclenché par le son. Dans une sorte de jeu question réponse, instantanément la gestuelle doit s'accorder à l'écoute (cf. *article Faddi Makhi*).

2. Des techniques, signatures gestuelles, des pas, un langage corporel codifié propre à certaines danses mais réinterprété, peuvent être identifiés et jugés (cf. *article Vincent Robert Dit Ganier*).

3. Des formes structurelles de modalités de pratiques culturellement ancrées, le *battle* étant la figure de proue mais d'autres formes existent, *Cercle, Line, Clubbing*, organisent la présentation des techniques corporelles du hip-hop (Cf. *article Thibaut Leroy et Thomas Ramires*).

4. En hip-hop le-la spectateur-riche interagit, il-elle peut entrer dans la danse, « *ambiancer* » la prestation, il-elle est spect-acteur-riche. L'impact de la représentation sur le-la spectateur-riche, se traduit par l'envie de s'immiscer, reproduire, essayer de faire pareil, pour

faire partie de cet univers (cf. *article Thomas Guiraud*).

5. Un état d'esprit à perpétuer, le fameux « *Peace, love, unity and having fun* » avec une dimension collective et de partage dans les apprentissages avec une bienveillance mutuelle.

Une pédagogie entre autodidactie et accompagnement didactique

À l'origine du hip-hop, il n'existe pas d'enseignement méthodique, mais des formes d'apprentissage peu formalisées, véritable autodidaxie par l'apprentissage entre pairs ou l'imitation de modèles filmés. Cette pratique est accompagnée d'un discours théorique, oral, sur le hip-hop, pour garantir « l'esprit hip-hop » et le style chorégraphique des origines. Cet apprentissage de la danse s'effectuait dans l'espace public, puis par la suite, sans pour autant renoncer à ce mode de transmission originel au travers de nouveaux lieux de pratiques plus institutionnels, les modes d'apprentissage du breakdance, évoluent et des méthodes d'enseignement apparaissent avec la diffusion de productions pédagogiques (articles, livres, tutos...). La résistance au modèle dominant constitue l'ADN du hip-hop. Face à l'orthodoxie de la didactisation, le « *freestyle pédagogique* » tend à disparaître, cependant les bribes d'enseignement des débuts perdurent fortement et font partie intégrante de l'identité culturelle et de l'esprit du hip-hop, avec le maintien d'une forme d'apprentissage collective, et d'un partage spontané entre élèves (cf. *article controverse avec divers témoignages*).

Conclusion

Le hip-hop s'inscrit dans une socialisation en mouvement, l'école et l'EPS participent à cette dynamique accompagnant l'histoire en train de se faire. Pas à pas, dans un équilibre fragile, entre origine culturelle et orthodoxie scolaire, entre identité singulière et plurielle, les enseignant-es avec leurs élèves tracent le chemin d'un hip-hop scolaire et universel. Ce numéro de Contrepied vise à partager l'aventure en cours et à élargir le cercle des enseignant-es rentrant dans la danse hip-hop. ♦ Sébastien Molénat

1. Obouronanga Michel, Histoire sociale et politique du hip-hop (1979-2019), thèse soutenue en 2022

2. Boisseau Rosita, Danser HIP HOP, 2021, nouvelles éditions SCALA

3. Shapiro Roberta, Les jeux olympiques 2024, un tournant pour la danse hip-hop ? CND 2023.

4. Milliot Virginie, les corps à corps de la mondialisation : analyse anthropologique de la situation globale du hip-hop, revue ethnographique.org, 2020